

# PRÉFACE.

---

L'erreur est plus funeste que l'ignorance. Aussi les nations qui ont passé depuis longtemps l'âge de la virilité, tombent dans plus de malheurs et d'agitations que les peuples enfants. Si au début l'ignorance est l'obstacle que le travail de plusieurs siècles surmonte péniblement, à l'autre extrémité l'erreur est l'écueil contre lequel se brise l'orgueil de l'esprit et de la civilisation.

Les ravages de l'erreur sont d'autant plus profonds que l'homme se croit plus près de la vérité; car alors il porte dans la conception de ses théories et de ses jugements une sorte d'enthousiasme. Ainsi fit l'esprit humain au

siècle dernier. Je ne lancerai pas l'anathème contre un siècle que j'ai loué et dont nous avons tous gardé quelque empreinte. Mais quand on se retourne vers le passé, à vingt ans de distance, déjà la perspective n'est plus la même, tant nous vivons sous l'empire d'une irrésistible mobilité d'opinions et de sentiments!

Cet effet du temps est d'autant plus sensible que les principes et les systèmes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont été mis de nos jours à une plus éclatante épreuve. La raison philosophique avait revendiqué l'empire des sociétés avec une ambition hautaine, et cet empire lui a été donné. Nous l'avons vue promulguer avec une entière indépendance des constitutions et des lois, développer sa souveraineté sans entraves et sans autre empêchement que sa propre impuissance.

Quelle fut la véritable cause de cette fai-

blesse imprévue au sein du triomphe? l'isolement orgueilleux où de propos délibéré s'était placée la raison. Elle se sépara de sa source divine. Pâle reflet d'une autre lumière, elle se crut l'unique flambeau de l'humanité.

Cette erreur engendra toutes les autres. Elle faussa les esprits les plus solides et corrompit les plus beaux génies. Penser, c'est aimer la vérité, car c'est la chercher. Il n'y a donc pas à suspecter la bonne foi des grandes intelligences du xviii<sup>e</sup> siècle : elles se croyaient sur la trace du vrai, et la passion avec laquelle elles s'y attachèrent, témoigne de leur sincérité.

D'ailleurs elles n'inventèrent pas l'erreur capitale que nous signalons ; elles la reçurent. Le combat entre la tradition et la pensée individuelle s'est livré à toutes les époques de la vie du genre humain. Pour n'indiquer que les

plus grandes, Platon et Aristote, le christianisme et le stoïcisme, la science catholique et le rationalisme moderne nous ont donné le spectacle de cette lutte, cause suprême des révolutions sociales. Si dans le siècle dernier, cette guerre fut plus ardente, elle n'était pas nouvelle.

Pour tirer la philosophie du mauvais pas où de nos jours on l'a si imprudemment engagée, il faudra se demander avant tout quel est le vrai point de départ de la vie et de la science, la pensée abstraite ou la tradition du genre humain. Que sincèrement l'homme s'interroge, se trouvera-t-il indépendant et n'ayant d'autre loi que sa volonté propre? Dans tout il peut reconnaître sa dépendance, dans sa faiblesse comme dans sa grandeur. L'homme est faible, car il dépend de la fragilité de son organisme, et de l'inflexible puissance du monde physique. Il est grand, car il trouve dans sa nature morale les caractères incomplets mais réels d'une force supérieure et divine. Voilà la trace

précieuse par laquelle il peut remonter à la contemplation de l'universelle vérité.

Qu'une profonde analyse nous livre enfin la connaissance entière de l'homme, dans sa constitution physique comme dans son essence morale, et nous ne doutons pas que cette *anthropologie* ne nous prépare et ne nous conduise à la science des rapports de l'homme avec Dieu, à la *théosophie*.

L'histoire ne devait pas avoir une médiocre part dans les erreurs du xviii<sup>e</sup> siècle. Puisque la raison s'idolâtrait elle-même dans les progrès qu'elle croyait avoir accomplis, et se vantait de faire tomber enfin un long amas de préjugés et de superstitions, elle devait avoir à l'égard du passé non-seulement un dédain altier, mais une partialité haineuse. Aussi dans les tableaux qu'elle traça du moyen âge, elle se déclara l'adversaire du christianisme, calomnia l'Église, en méconnut le ministère social, les mérites, opposa constamment la

morale à la religion, et représenta celle-ci comme embarrassant la marche du genre humain.

Dans des *pensées diverses* qui ne furent connues qu'après sa mort, Montesquieu avait consigné ce jugement : « Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. » C'était relever avec une ingénieuse sévérité les faiblesses et les travers en dépit desquels l'auteur de *l'Essai sur les mœurs des nations* et du *Siècle de Louis XIV* reste un des maîtres de l'histoire par la ravissante simplicité du style et l'entraînante rapidité du récit. Ajoutez à ces dons une merveilleuse justesse dans l'esprit, quand la manie de l'irréligion ne vient pas le troubler et l'obscurcir.

Nous dirions volontiers de Montesquieu qu'il eut la passion de l'impartialité, d'autant

plus qu'il dut y reconnaître le vrai signe de son originalité et la plus sûre garantie de sa gloire. Au milieu de la fermentation de toutes les têtes, rester calme, dominer les agitations des contemporains, planer au-dessus de leurs injustices pour embrasser l'universalité des faits et en saisir l'*esprit*, était un rôle non moins grand que nouveau dans le courant des opinions et des idées du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'était pressentir le nôtre et en deviner le génie. A quoi se rattachent en effet les travaux historiques qui honorent notre époque et parmi lesquels il en est de si supérieurs<sup>1</sup>, sinon à l'*Esprit des lois*, à cet immortel enseignement d'équité lumineuse qui seule éclaire le passé, en pénètre les secrets, en divulgue les raisons? Mais le siècle qui, au milieu de sa course<sup>2</sup>, voyait s'élever un pareil monument, passa ou-

<sup>1</sup> L'*Histoire de la Civilisation*, l'*Histoire des origines du gouvernement représentatif*, l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, par M. Guizot.

<sup>2</sup> L'*Esprit des Lois* parut en 1748.

tre sans s'instruire et se modérer. Montesquieu a écrit plus encore pour nous que pour nos pères.

Il arriva que par une sorte de contraste avec la défaveur dans laquelle on tenait l'histoire du moyen âge et de l'Europe chrétienne, l'antiquité, ou pour parler avec plus d'exactitude, la civilisation politique des Grecs et des Romains devint l'objet d'une admiration sans mesure. Mais pour mieux comprendre combien était erroné l'enthousiasme dont on s'éprit au xviii<sup>e</sup> siècle, il faut remonter rapidement plus haut.

Dès les premiers moments où l'esprit du christianisme commença de se répandre dans le monde, la chute des sociétés polythéistes, si longuement qu'elle dût s'accomplir, était marquée. Ces sociétés traversèrent des siècles de décadence et de décomposition; elles furent lentes à mourir, mais dans leur ruine suprême, elles ne laissèrent de leurs mœurs et de leurs



institutions aucun vestige. On vit alors des races vigoureuses et neuves ouvrir une civilisation nouvelle : on eût dit qu'elles commençaient l'histoire du genre humain, comme si rien ne les eût précédées. Ignorance énergique et féconde d'où sortirent l'originalité et la puissance des nations modernes.

Mais lorsque cette ignorance eut porté tous ses fruits, elle fut dissipée par une grande catastrophe et aussi par le progrès des sociétés chrétiennes. En Italie et notamment à Florence, on étudiait, on savait le grec un siècle avant la prise de Constantinople, qui tomba au pouvoir de Mahomet II, onze cent vingt-cinq ans après avoir été fondée par Constantin. Cette chute fut comme le signal d'une entière résurrection de l'antiquité. Des Grecs lettrés affluèrent en Italie : c'étaient entre autres Démétrius Chalcondylas, Jean Andronic, Arsénius, Musurus, Marullus, Jean Lascaris, Nicolas et Michel Sophianus. Au moment où cette émigration érudite venait grossir encore le

trésor amassé depuis longtemps des plus précieux manuscrits<sup>1</sup>, l'imprimerie était trouvée. Dans les dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, les écrits d'Athènes et de Rome reçurent une vie nouvelle<sup>2</sup>.

La disparition et la renaissance de l'antiquité furent également nécessaires. Par la disparition, les germes de la civilisation chré-

<sup>1</sup> Laurent de Médicis renvoya Jean Lascaris en Grèce pour y recueillir de nouveaux manuscrits. Mais depuis plus d'un siècle, on était avide en Italie de pareilles richesses. On sait les peines que se donna Pétrarque pour rassembler les ouvrages de Cicéron. Il fut assez heureux pour qu'un Grec de Constantinople lui envoyât un Homère. Robert d'Anjou, roi de Naples, fit rechercher en Grèce des manuscrits pour lesquels il donna de fortes sommes. Le pape Nicolas V prit les mêmes soins. Il fit aussi copier les manuscrits qu'on ne voulait pas lui vendre, encouragea la traduction des écrivains grecs, et fonda la bibliothèque du Vatican.

<sup>2</sup> La typographie était alors nécessairement unie à l'érudition. On n'ignore pas que le premier des Aldes, *Aldo-Pio Manuzio* tenait à Venise, dans l'atelier de son imprimerie, un conseil de savants italiens et grecs, avec lesquels il discutait la valeur des différentes versions que présentaient les manuscrits. On appela cette réunion l'*Académie aldine*.

tienne purent se développer librement, sans mélange avec des éléments corrompus. Par la renaissance s'agrandit la mémoire du genre humain, qui se retrouva en possession d'une partie de son histoire qu'il ignorait, et de glorieux titres.

Nous voulons parler des œuvres littéraires qui firent les délices de l'Europe. Les philosophes, les poètes, les orateurs, les historiens de la Grèce et de Rome exercèrent un véritable empire sur l'esprit des générations dont quinze ou vingt siècles les séparaient. Non-seulement on admira Cicéron, mais il y eut le parti cicéronien, et pour avoir osé s'en déclarer l'adversaire, Érasme fut traité de vipère et de parricide. A Florence une Académie platonicienne, fondée dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle, par Cosme de Médicis<sup>1</sup>, entretenait un culte enthousiaste en l'honneur du philosophe athénien. A Padoue, régnait

<sup>1</sup> *Jordano Bruno*, par Christian Bartholmèss, t. I, p. 349.

Aristote<sup>1</sup>. On y pénétrait dans toutes les profondeurs de sa doctrine, on en poursuivait toutes les applications, et l'Université, que protégeait avec munificence la république de Venise, comptait les plus illustres auditeurs venus de tous les points de l'Europe.

La France ne sentit pas moins que l'Italie la présence de l'antiquité. Avec la souplesse et l'impétuosité de son esprit, elle voulut sur-le-champ s'approprier les formes et les richesses des langues dont elle admirait les écrivains. On vit Ronsard dépenser une énergie peu commune pour imiter l'ode et l'épopée antiques, et s'opiniâtrer à parler grec en français. La manie de transporter dans notre idiome le latin tout entier, fut plus générale. Au lieu de s'en inspirer avec liberté, on le contrefaisait grossièrement, et il fallut que Rabelais réprimât par le ridicule tous ceux

<sup>1</sup>. *Jordano Bruno*, par Christian Bartholmèss, t. I, p. 369.

*qui se enitaient de locupleter* notre langue *de la redondance latinicome*<sup>1</sup>.

C'étaient là les excès, mais le mouvement que nous avait imprimé la renaissance était nécessaire, et il fut d'autant plus fécond qu'il s'étendit à tous les arts. C'est avec justice qu'en 1547, l'évêque d'Orléans, Pierre Du Châtel, disait de François I<sup>er</sup>, en prononçant son oraison funèbre.... « Il a remis les ornements de la Grèce en vie et en vigueur, la poésie, l'histoire, la philosophie; a fait chercher les livres par tout le monde. Il a fait mouler, acheter et chercher partout tous les ouvrages excellents de statues antiques et images, en quoi la mémoire de l'antiquité se conserve. Il a restitué en son royaume l'art statuaire de la sculpture et la peinture. » Ainsi,

<sup>1</sup> Dans le chap. vi du livre II, intitulé *Pantagruel*, Rabelais montre son héros rencontrant un jeune Limousin qui veut *contrefaire la langue des Parisians, mais qui ne fait qu'escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser.*

tout ce que Florence devait à ses Médicis et Rome à ses papes , la France le recevait d'un de ses rois.

La Grèce possède un écrivain qui résume à lui seul toute l'antiquité , car avec la biographie de ses grands hommes , il nous a laissé comme le répertoire de toutes ses pensées et de toutes ses traditions. Ce magnifique ensemble d'idées et de faits devint une de nos propriétés par le génie d'Amyot , génie dont il faut bien reconnaître l'originalité , puisqu'elle se fit jour dans une traduction. En dédiant l'œuvre entière des Vies de Plutarque au roi Henri II , Amyot disait , sans qu'on pût l'accuser de rien exagérer : « Il y a tant de plaisir , d'instruction et de profit en la substance du livre , qu'en quelque style qu'il soit mis , prouvé qu'il s'entende , il ne peut faillir à estre bien reçu de toute personne de bon-jugement , pour ce que c'est en somme un recueil abrégé de tout ce qui a

**esté de plus mémorable et de plus digne fait** ou dict par les plus grands roys, plus excellents capitaines et plus sages hommes **des deux plus nobles**, plus vertueuses et plus puissantes nations qui jamais furent au monde. » Le précepteur des enfants de France terminait son épître au roi Henri II, en exprimant l'espérance que ni la langue italienne, ni l'espagnole, ni aucune autre en usage par l'Europe, ne se pourra vanter de surmonter la française en nombre ni en bonté des outils de sapience qui sont les livres.

On a dit à la fois *le Français d'Amyot* et *le Plutarque d'Amyot*, tant le grand aumônier de Charles IX, en travaillant sur le fond des idées et des faits de la civilisation grecque, a su mettre en lumière le génie et la pureté de notre langue ! Aussi Jacques Amyot fut par excellence l'écrivain du xvi<sup>e</sup> siècle. Sur ce point il faut croire Montaigne, disant que grâce à la traduction de Plutarque, *on osait*

à cette heure et parler et écrire. Montaigne ne traduisit pas tel ou tel écrivain de l'antiquité, mais il butina dans tous, et cette érudition, alors si nouvelle, donna comme un corps au scepticisme sans amertume des *Essais*.

Longtemps on écrivit, on compila. Sous le titre du *Parfait capitaine*, Henri de Rohan rédigea un abrégé des commentaires de César. Les traductions de Coëffeteau, de Vaugelas et de d'Ablancourt, obtinrent l'importance d'œuvres originales; et cette vogue eut ses raisons non moins que ses avantages. Plusieurs écrits excellents des anciens se trouvèrent entre les mains des gens de cour, des femmes, et de tous ceux qui se piquaient d'avoir le goût des lettres.

Lorsque après les dernières agitations de la Fronde, l'autorité longtemps abaissée se releva, on vit croître et se développer une autre littérature. — Tout avait repris sa place; une



vie régulière circulait partout dans l'administration comme dans l'industrie; la religion exerçant sur les âmes une douce puissance, communiquait à l'homme quelque chose de sa paisible majesté.

C'est alors que le génie se montra doué de la fécondité la plus heureuse, et produisit des œuvres complètement belles. Il n'est pas donné aux révolutions de s'élever à l'idée du beau : cette impuissance est la conséquence inévitable du trouble et de l'agitation qui les caractérisent. Pour atteindre le beau, pour en créer l'expression sur le marbre, sur la toile, dans sa prose ou dans ses vers, il faut que l'artiste soit animé d'une inébranlable foi dans certaines vérités. Cette foi lui donne une sérénité paisible, et une lumineuse harmonie resplendit dans son œuvre, parce qu'elle règne dans son intelligence et dans son cœur.

Chez les grands écrivains du siècle de

Louis XIV, qui se sentaient vivre avec dignité dans une société stable, nous ne voulons ici relever qu'un trait, leur commerce et leur lutte avec les anciens. Ce ne fut pas une imitation, mais une rivalité, ou plutôt ce fut une sorte d'harmonie préétablie, pour parler le langage de Leibnitz, entre quelques-uns des plus beaux génies de la France, de la Grèce et de Rome. Dans Bossuet, si original et si fier, et qui par ses *Oraisons funèbres* nous dota d'une éloquence inconnue aux anciens, nous retrouvons Homère, Démosthène et Tacite. Tite Live, Sénèque et Lucain ne sont pas méconnaissables dans Corneille. Le cardinal de Retz nous offre un autre Salluste non-seulement par le caractère du style, mais jusque dans la ressemblance des passions politiques. Horace et Juvénal reparaissent dans Boileau. La Bruyère traduit, imite et surpasse Théophraste.

Ceux même de nos auteurs qui, par la qualité de leurs pensées, semblent le plus séparés

des anciens , en ont souvent l'art exquis , et pour ainsi dire l'arome. L'ironie avec laquelle Pascal traite la Sorbonne et ses disputes, n'est pas étrangère aux procédés de Platon, raillant Eutyphron et Protagoras. Le plus gaulois de nos poètes n'a-t-il pas quelque chose d'antique dans la naïveté même de sa langue et dans l'heureuse proportion de ces fables, où, comme l'a remarqué La Bruyère, il élève les petits sujets jusqu'au sublime? Plaute et Térence ne furent pas inutiles à Molière, qui trouva dans les deux poètes comiques de la vieille Rome des sujets à embellir, des caractères à perfectionner. Au milieu de sa vie inquiète et de ses observations non moins profondes que neuves sur l'homme et ses travers, l'auteur du *Misanthrope* ne négligeait pas les anciens. Il appartenait à l'école d'Épicure et de Lucrèce <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Le célèbre M. de Gassendi ayant remarqué dans Molière toute la docilité et toute la pénétration nécessaires pour prendre les connaissances de la philosophie, se fit un plaisir de la

Mais l'antiquité ne laissa nulle part de traces plus fécondes que dans l'imagination de Racine et de Fénelon. Ces deux hommes de l'amabilité la plus touchante et de l'esprit le plus élevé entrèrent dans une véritable familiarité avec le génie des anciens. Racine connaissait leur littérature, surtout la grecque, à un degré que n'ont pas atteint beaucoup d'érudits. Il lisait, il traduisait avec la même facilité les ouvrages les plus divers, Héliodore et Aristote, Euripide et Platon. Pour lui, les chefs-d'œuvre antiques étaient l'image fidèle de la nature humaine que l'art avait su reproduire en traits impérissables. « J'avoue, a-t-il écrit, que je dois à Euripide un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie <sup>1</sup>; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que

lui enseigner en même temps qu'à MM. Chapelle et Bernier. »  
*Vie de Molière*, par Grimarest.

<sup>1</sup> Préface d'*Iphigénie en Aulide*.

j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes, Euripide était extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur qui sont les véritables effets de la tragédie.» Le plus grand génie de l'Allemagne, Goëthe, n'a pas moins eu d'admiration que Racine pour Euripide, et il parlait avec dédain de ceux qui refusaient le sublime à l'auteur d'*Alceste* et d'*Hécube* <sup>1</sup>.

« Quand je ne devrais à Euripide, a dit Ra-

<sup>1</sup> *Souvenirs d'Eckerman*, t. II.

cine<sup>1</sup>, que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai mis de plus raisonnable sur le théâtre. » La véritable originalité n'hésite jamais à avouer ses emprunts, parce qu'elle connaît les richesses de son propre fond. En publiant *Britannicus*, Racine déclara qu'il avait d'abord voulu joindre à sa pièce un extrait des plus beaux endroits de Tacite qu'il avait tâché d'imiter, mais qu'il avait trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. N'y avait-il pas autant de légitime orgueil que d'ingénieuse modestie chez le poète qui ne craignait pas de mettre en lumière le grand historien avec lequel il avait lutté?

En 1714, vers la fin de sa carrière, Fénelon écrivait : « Ceux d'entre les anciens qui ont excellé, ont peint avec force et grâce la simple nature ; ils ont gardé les caractères ; ils ont attrapé l'harmonie ; ils ont su employer à

<sup>1</sup> Préface de *Phèdre*.

**propos** le sentiment et la passion. C'est un **mérite bien original.** » Ainsi s'exprimait, avec l'autorité d'un beau génie et d'une expérience consommée, un des maîtres de l'art d'écrire. Non que Fénelon admirât aveuglément tout ce qui vient des anciens ; il se défend expressément de cet excès : il estime que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fond d'esprit et les mêmes talents, comme les plantes ont eu le même suc et la même vertu. Seulement, à ses yeux, les conditions où avaient été placés les anciens par leurs études et leurs mœurs, avaient facilité pour eux le progrès de la poésie.

Ce qui dans l'antiquité charma surtout Fénelon, ce fut la naïveté des peintures et ce qu'il appela si bien *l'aimable simplicité du monde naissant*. Aussi, ne se lassait-il pas de relire Homère, celui de tous les poètes qui lui paraissait s'approcher le plus près de la vérité. « Homère, a écrit Fénelon <sup>1</sup>, atteint au vrai

<sup>1</sup> Lettre à La Motte, Cambrai, 22 novembre 1714.

but de l'art, quand il représente les objets avec grâce, force et vivacité.... Il faut observer le vrai et peindre d'après la nature.... J'avoue qu'Agamemnon a une arrogance grossière, et Achille un naturel féroce ; mais ces caractères ne sont que trop vrais et que trop fréquents. Il faut les peindre pour corriger les mœurs. On prend plaisir à les voir peintes fortement par des traits hardis. » Poétique aussi large que simple, qui vous livre à la fois l'intelligence d'Homère et de Shakspeare.

Mais nous touchons au moment où l'imitation de l'antiquité ne sera plus seulement un objet de controverses et de préférences littéraires. Le poëme que Fénelon tira de sa belle imagination excitée par l'étude d'Homère, eut sur-le-champ l'importance d'un enseignement moral et politique <sup>1</sup>. Pour avoir donné à cer-

<sup>1</sup> Voici quelques phrases de l'approbation donnée par M. de Sacy, censeur royal, à la première édition authentique des *Aventures de Télémaque*. L'approbation est de 1716, et l'édition de 1717. « ..... Les mystères de la politique la plus saine



**taines** maximes des anciens une expression poétique, l'illustre archevêque se trouva philosophe novateur.

C'est avec les traits de la sagesse antique qu'il acquit cette physionomie imprévue. L'image d'un prince, qui devait être tout ensemble roi, guerrier, philosophe et législateur, était empruntée à ces anciens fondateurs de villes grecques, dont la puissance était souveraine. Les intentions les plus droites, une âme profondément chrétienne, n'empêchèrent pas Fénelon de donner une première impulsion aux esprits dans une voie erronée.

et la plus sûre y sont dévoilés ; les passions n'y présentent qu'un joug aussi honteux que funeste, les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent aussi aimables que faciles. Avec Télémaque, on apprend à s'attacher inviolablement à la religion dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ; à aimer son père et sa patrie, à être roi, citoyen, ami, esclave même si le sort le veut. Avec Mentor, on devient bientôt juste, humain, patient, sincère, discret et modeste..... Trop heureuse la nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque ou un Mentor ! »

Ainsi remonte jusqu'à lui la pente du XVIII<sup>e</sup> siècle à provoquer une régénération sociale sous la forme d'une dictature philosophique. La dictature devait être exercée par les rois, mais à la condition qu'ils prendraient les conseils des philosophes.

Les plus hautes intelligences n'échappent pas aux fausses tendances d'une époque : toutefois, elles en atténuent l'empire par la force de leurs qualités. Les esprits médiocres, au contraire, se laissent envahir par ces tendances jusqu'à l'exagération. C'est ce qui advint à Mably, qui, après quelques travaux estimables sur l'histoire et le droit public moderne, conçut brusquement l'ambition de se présenter comme un législateur, en promulguant quelques lieux communs empruntés à l'antiquité. Déclarant que c'est la faute des lois si les hommes sont méchants, Mably voulut établir les principes d'une législation idéale qui devait convenir à tous les hommes et assurer leur

bonheur. Il prétendit que partout l'homme avait les mêmes besoins, les mêmes penchants, les mêmes passions et la même raison. On devait toujours conduire l'humanité par les mêmes principes, dont le premier n'était autre que l'égalité absolue des hommes entre eux. « Ce n'est pas, dit Mably, dans les lois d'Angleterre, de Suède, de France ou d'Allemagne que je cherche les devoirs du législateur; je descends dans les abîmes de mon cœur, j'étudie mes divers sentiments, j'examine leur rapport, leur liaison, et je crois découvrir que la nature destine les hommes à être égaux<sup>1</sup>. » Et quelle était la conséquence de cette égalité que Mably croyait lire dans les décrets de la nature? La communauté des biens, qui était à ses yeux la source de toutes les vertus, tandis qu'il rendait la propriété responsable de tous les vices, surtout de l'avarice et de l'ambition.

Ces erreurs qui devaient pervertir tant d'es-

<sup>1</sup> *De la Législation, ou Principes des lois, chap. II.*

prits, Mably prétendait les appuyer sur l'autorité de Sparte. A ses yeux, Lycurgue était un homme divin qui mit l'humanité sur la route du bonheur. « Ses lois, écrivait Mably, faites pour réprimer nos passions, ne tendirent qu'à développer et affermir les lois mêmes que l'auteur de la nature nous prescrit par le ministère de la raison dont il nous a doués, et qui est le magistrat suprême et seul infail-  
libile des hommes <sup>1</sup>. » Dans un autre endroit, Mably s'écriait : « Que Lycurgue était profond dans la connaissance de nos vertus et de nos vices !.... Vous ne le verrez jamais s'égarer dans des détails inutiles, proscrire un vice, et n'en pas couper la racine ; ordonner la pratique d'une vertu, et négliger celle qui doit en être le principe et l'appui <sup>2</sup>. » Dans l'aveuglement de son admiration, l'écrivain montrait à Lacédémone l'amour de la patrie épuré par l'amour de l'humanité, et la république bien-

<sup>1</sup> *Entretiens de Phocion*. Premier entretien.

<sup>2</sup> *Ibid.* Troisième entretien.

faisante de Lycurgue ne se servant de ses forces que pour protéger la faiblesse et défendre les droits de la justice <sup>1</sup>. Quand il compare de pareilles assertions à la réalité, l'esprit est confondu : il s'épouvante lorsqu'il envisage les suites de ces aberrations <sup>2</sup>.

En s'entêtant dans cette imagination que les anciens seuls avaient connu la vertu et le bonheur, Mably avait contracté pour les modernes un mépris chagrin. Il prétendait que dans notre société l'homme ne pouvait s'élever à une véritable indépendance. Un jour

<sup>1</sup> *Entretiens de Phocion*. Quatrième entretien.

<sup>2</sup> Il y a longtemps qu'en appréciant ailleurs la valeur de Mably comme penseur et comme écrivain, j'ai signalé ces effets : « L'esprit dur et peu juste que porta Mably dans les matières philosophiques, eut de tristes influences. Cet écrivain répandit dans le public de fausses notions sur l'antiquité, et le désir d'imiter un jour ces représentations mensongères..... Mably a confondu les temps et les civilisations, et troublé bien des cervelles..... » *De l'Influence de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la législation et la sociabilité du XIX<sup>e</sup>*. Première partie, chap. xi. »

que, dans un salon, une femme le louait de montrer du caractère, il lui répondit : « Du caractère, madame, on n'en peut avoir dans certains pays ; mais si j'étais né à Sparte, je sens que j'aurais été quelque chose<sup>1</sup>. » Il se considérait comme un homme antique égaré chez les modernes, comme un Spartiate fourvoyé dans un siècle qui n'était pas digne de le posséder. Cette étrange opposition allait jusqu'à la colère. Mably mourut en 1785, en appelant de ses vœux une révolution violente, car il ne cachait pas qu'à ses yeux le bien que pouvait faire le gouvernement avait l'inconvénient de soutenir encore la vieille machine qu'il fallait renverser.

Au milieu des agitations qui annoncèrent 1789, parut un livre<sup>2</sup>, vaste tableau de la Grèce, de ses mœurs, de ses arts, de sa reli-

<sup>1</sup> *Éloge historique de l'abbé de Mably*, par l'abbé Brizard, 1787.

<sup>2</sup> La première édition du *Voyage du jeune Anacharsis* fut publiée en 1788.

gion, de sa philosophie et de sa civilisation. Ce n'était pas une histoire, et c'était presque un roman. C'était pour ainsi parler une grande toile où le peintre avait associé, sans y songer assurément, la couleur de Boucher au dessin de David.

L'érudition, qui avait rassemblé pendant trente ans les matériaux de ce grand ouvrage, était profonde et sincère : le ton du livre se trouva faux. Cependant Barthélemy avait le sens juste et droit, mais il était le contemporain de M<sup>me</sup> de Pompadour, mais il fut dominé sans le savoir par l'esprit à la fois frivole et déclamateur de son époque. Aux richesses si variées de son érudition, il donna le cadre d'une fiction vulgaire, et pour le fond il céda à l'engouement général qui voulait que dans les républiques anciennes tout fût admirable et vrai. C'est ainsi qu'il arriva qu'un très-savant écrivain, qui pouvait mieux que personne tracer la plus fidèle image de la réalité,

ne nous a trop souvent montré qu'une antiquité factice et conventionnelle.

Ces défauts du livre, plus encore que ses mérites, expliquent son rapide succès. On fut enchanté de retrouver sous la garantie d'une science incontestable l'antiquité telle qu'on la rêvait, avec la perfection idéale de ses institutions et de ses vertus. L'image des républiques grecques fut bien accueillie au milieu des préoccupations qui commençaient à donner aux esprits comme une fièvre ardente.

Devant les emportements révolutionnaires, les savantes illusions de Barthélemy tombèrent avec rapidité. Il ne les perdit pas moins que les brillants avantages qu'il avait dus à l'illustre amitié du duc et de la duchesse de Choiseul. Il a peint lui-même l'amertume de ses dernières années : « Battu presque sans relâche par la tempête révolutionnaire, accablé sous le poids des ans et des infirmités, dépouillé



de tout ce que je possédais , privé chaque jour de quelqu'un de mes amis les plus chers , tremblant sans cesse pour le petit nombre de ceux qui me restent , ma vie n'a plus été qu'un enchaînement de maux. Si la fortune m'avait traité jusqu'alors avec trop de bonté , elle s'en est bien vengée. Mais mon intention n'est pas de me plaindre ; quand on souffre de l'oppression générale , on gémit , on ne se plaint pas....<sup>1</sup> » Au mois de septembre 1793 , Barthélemy fut arrêté avec les autres gardes de la Bibliothèque nationale. Constitué prisonnier aux Madelonettes , il fut , il est vrai , promptement élargi ; et Paré , ministre de l'intérieur , lui fit connaître qu'il était replacé à la tête de la Bibliothèque nationale , dans une lettre où nous retrouvons tout l'esprit du temps. Le ministre y parlait de « la justice d'un peuple qui se fera toujours une loi de récompenser l'auteur d'un ouvrage où sont rappelés avec

<sup>1</sup> *Mémoires sur la vie de J. J. Barthélemy*, écrits par lui-même.

tant de séduction les beaux jours de la Grèce, et ces mœurs républicaines qui produisaient tant de grands hommes et de grandes choses<sup>1</sup>. » Mais la vieillesse, le malheur, et surtout l'épouvantable surprise que lui avait causée la révolution, qu'il n'appelait plus qu'une révélation, avaient non-seulement brisé les forces de Barthélemy, mais éteint cet amour des lettres et de la gloire qui l'avait si longtemps animé. Barthélemy n'accepta pas l'offre du ministre de la république, et s'éteignit deux ans après dans un douloureux dépérissement.

A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, les germes qu'avaient fait naître les agitations et les événements du xv<sup>e</sup>, eurent un épanouissement funeste. La renaissance de l'antiquité, l'enthousiasme qu'elle excita, les innombrables travaux par lesquels, pendant trois siècles, les anciens avaient été mis en lumière, depuis Amyot jusqu'à Barthélemy; les idées chimé-

<sup>1</sup> *Mémoires sur la vie de J. J. Barthélemy*, écrits par lui-même.

riques , les sentiments faux qui s'étaient mêlés à une admiration légitime , aboutirent au dessein extravagant d'une imitation qui n'échappa au ridicule que par la terreur.

Deux hommes firent de cette imitation une sanguinaire démence : Saint-Just et Robespierre. Les crimes sont connus , mais peut-être n'a-t-on pas assez remarqué l'étrange obsession exercée sur ceux qui les commirent par la pensée de ressusciter ce qu'ils appelaient l'inflexible autorité de Lycurgue. Sparte, avec sa vie commune et sa discipline impitoyable , était pour Saint-Just le modèle de la liberté. Poursuivi du souvenir de Lycurgue , il semble toujours se demander comment agirait à sa place ce législateur , tel qu'il se le représentait. Au milieu de la dernière lutte qu'il soutint à la Convention , dans le discours où, le 9 thermidor, il entreprit de se défendre contre ses accusateurs , Saint-Just invoquait encore l'autorité de Lycurgue : « Il est des hommes , dit-il, que Lycurgue eût chassés de

Lacédémone sur le sinistre caractère et la pâleur de leur front, et je regrette de n'avoir plus vu la franchise ni la vérité céleste sur le visage de ceux dont je parle. » Saint-Just s'était aussi fait sentencieux à la manière des Spartiates<sup>1</sup>, et il travaillait à imiter leur lacinisme. Il voulait que, dans la république, le concours pour le prix d'éloquence n'eût jamais lieu par des discours d'apparat. « Le prix d'éloquence, écrivait-il, sera donné au lacinisme, à celui qui aura proféré une parole sublime dans un péril<sup>2</sup>. » C'est ainsi que le jacobinisme, au moment où il essayait d'extirper violemment du sein de la France tous les souvenirs, toutes les traditions de son passé, se faisait le disciple servile d'un petit peuple du Péloponèse éteint depuis deux mille ans, et dont il ne savait même pas la véritable histoire.

Nous n'ignorons pas que Robespierre a pro-

<sup>1</sup> Un conventionnel l'appela : « Une boîte à apophthegmes. »

<sup>2</sup> Fragments sur les institutions républicaines.

testé qu'il ne prétendait pas jeter la république française dans le moule de celle de Sparte. Il voulait surtout, disait-il, remplir les vœux de la nature, accomplir les destins de l'humanité, et tenir toutes les promesses de la philosophie. Il avait, de plus que Saint-Just, une sorte de mysticisme vague et déclamateur. Il invoquait le grand Être, l'auteur de la nature, qui, suivant son expression, « avait lié tous les mortels par une chaîne immense d'amour et de félicité. » Néanmoins il revenait toujours, avec son fougueux disciple, à invoquer la vertu des républiques anciennes comme le principe fondamental de la démocratie. Le nom de Sparte était toujours dans sa bouche. Il rappelait qu'après quatre cents ans de gloire, l'avarice avait chassé de Lacédémone les mœurs avec les lois de Lycurgue<sup>1</sup>. Une autre fois, il s'écriait : « O femmes françaises, vous êtes dignes de l'amour et du respect de la

<sup>1</sup> Rapport sur les principes de morale politique ; février 1794.

terre ! Qu'avez-vous à envier aux femmes de Sparte ? Comme elles , vous avez donné le jour à des héros ; comme elles vous les avez dévoués avec un abandon sublime à la patrie <sup>1</sup>. » Il disait encore dans le même discours : « Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenses <sup>2</sup>. » C'est ainsi qu'il associait avec la plus bizarre incohérence, l'exemple de Sparte, l'autorité de Lycurgue à une certaine foi dans les progrès de la raison humaine. Il avait l'esprit aussi faux que l'âme basse et cruelle. D'ailleurs Robespierre avait beaucoup lu Mably.

C'était , au reste , le ton du jour que d'emprunter aux anciens leurs souvenirs et leurs locutions. Non moins que Sparte , Athènes fournissait des types et des modèles. Quand les ennemis de Robespierre commencèrent à l'attaquer , ils murmurèrent tout bas le nom

<sup>1</sup> Rapport sur les idées religieuses et les fêtes nationales ; mai 1794. —

<sup>2</sup> *Ibid.*

de Pisistrate. Ils finirent par le prononcer tout haut. Saint-Just, le 9 thermidor, se plaignait à la tribune que Billaud-Vareennes, dans le comité de salut public, eût traité Robespierre de Pisistrate, en traçant contre lui un acte d'accusation. La veille, Robespierre qui, en sortant de la Convention, s'était rendu au club des Jacobins, avait dit : « Si malgré tous mes efforts je dois succomber, vous me verrez boire la ciguë avec calme. » C'est alors que David s'écria : « Robespierre, je la boirai avec toi ! » Un des aspects de la terreur fut de ressembler à une méchante tragédie, où chacun se drapait à la façon grecque ou romaine.

Cependant cette imitation de l'antiquité, tour à tour horrible et ridicule, eut des échappées d'éclat littéraire dans la prose de Camille Desmoulins et dans les vers d'André Chénier. La dernière partie de la courte vie de Camille Desmoulins absout presque la première. Criminel en 89 par l'exemple qu'il donna de la révolte, par ses emportements, par ses dénon-

ciations, régicide en 93, il fut tout à coup saisi d'horreur et de remords à la vue des flots de sang qui coulaient autour de lui, et il crut qu'il les arrêterait en prenant la plume. Naïve et singulière confiance qui accrut son talent, causa sa mort et réhabilita son nom. Dans les six numéros du *Vieux Cordelier*, il y a des cris de l'éloquence antique. « J'ai ouvert les yeux, s'écriait Camille Desmoulins, j'ai vu le nombre de nos ennemis : leur multitude m'arrache de l'hôtel des Invalides et me ramène au combat. Il faut écrire, il faut quitter le crayon lent de l'histoire de la révolution, que je traçais au coin du feu, pour reprendre la plume rapide et haletante du journaliste, et suivre à bride abattue le torrent révolutionnaire. » Il poursuivait à outrance tous ceux qui lui paraissaient déshonorer la révolution par le cynisme de leurs sentiments et de leur style. « Ne sais-tu pas, disait-il dans une véhémence apostrophe, ne sais-tu pas, Hébert, que lorsqu'on veut faire croire que Paris, cette ville si vantée par son atticisme et son goût,



est peuplé de vandales, ne sais-tu pas, malheureux, que ce sont des lambeaux de tes feuilles qu'on insère dans les gazettes de l'Europe, comme si tes saletés étaient celles de la nation, comme si un égout de Paris était la Seine ! » On n'ignore pas avec quelle admirable énergie Camille Desmoulins amplifia Tacite parlant des délateurs. Enfin ce fougueux démocrate, si coupable au début, a conquis une place dans les lettres françaises, à force de courage et d'éloquence.

Lorsque André Chénier mourut si jeune, « brillant de génie et d'espérance » comme le lui disait son compagnon de supplice, l'infortuné Roucher, il emportait avec lui le secret de sa gloire qui ne devait être connu que de nos jours. Ce fils d'une Grecque, qui s'enchantait à seize ans de la langue d'Homère, avait laissé d'admirables idylles<sup>1</sup> et d'autres fragments précieux. Depuis Racine et Fénelon,

<sup>1</sup> Entre autres *l'Aveugle*, *le Malade* et *le Mendiant*.

l'antiquité n'avait rien inspiré de plus charmant et de plus doux. Notre siècle<sup>1</sup> a vu renaître la muse antique avec sa grâce naïve, avec sa passion d'une si profonde simplicité.

Mais au moment où périssait le poète, la France ne voyait de la civilisation et des pensées des anciens que de hideuses parodies, que l'extravagant effort de la métamorphoser en une république païenne. Coupable chimère que le réveil trop lent de la raison publique fit enfin évanouir.

Qui eût jamais imaginé qu'elle pût reparaître au milieu de notre siècle? Je m'explique. Sans doute la révolution et la république de 1848 ne nous ont pas donné le spectacle des criminelles folies de 93, dont plus de cinquante ans nous séparaient; mais en mettant au monde le socialisme, elles ont continué sous une forme nouvelle de funestes emprunts à l'antiquité.

<sup>1</sup> Voy. la première édition d'Henri de Latouche (1820), et l'édition plus complète donnée par M. Sainte-Beuve.

**Si** nous allons au fond de toutes les sectes du socialisme depuis Saint-Simon et Charles Fourier jusqu'à Cabet, nous y reconnâtrons à travers quelques divergences les mêmes fondements, c'est-à-dire le communisme antique, et l'omnipotence du législateur telle que l'entendaient les anciens<sup>1</sup>, c'est-à-dire encore l'oppression de la liberté et le mépris du droit.

C'était, il en faut convenir, un étrange progrès que ce retour au despotisme de la cité antique, après dix-huit cents ans de christianisme, pendant lesquels le principe de la liberté individuelle s'était développé dans la conscience humaine. Singuliers réformateurs, novateurs rétrogrades qui appliquaient à la société française la politique grecque, vieille de deux mille ans ! Quand on proclamait que le gouvernement devait être considéré comme le régulateur suprême de la production, et investi, pour accomplir sa tâche, d'une force im-

<sup>1</sup> Voy. l'épilogue.

mense, que faisait-on autre chose que de substituer aux droits de tous la souveraineté d'un seul homme, à la manière des législateurs antiques ?

Il est donc vrai de dire que dans ces dernières années, nous avons vu reparaître, revêtues de formules nouvelles, les erreurs qu'enseigna Mably, et qu'en 93 Saint-Just et Robespierre firent un moment triompher. Une révolution désastreuse, imprévue, inutile rompit les faibles digues qui défendaient encore la société contre l'esprit de sophisme et de mensonge. Les plus fausses et les plus pernicieuses théories s'étalèrent au grand jour. Nous fûmes condamnés au spectacle douloureux du bon sens outragé, du paradoxe insultant la vérité avec un prétentieux cynisme, de l'ignorance s'imaginant dans la niaiserie de son orgueil ouvrir au genre humain des perspectives inconnues.

C'est alors qu'au milieu de ces excès, de cette confusion où tous les principes étaient

inconnus et tous les faits travestis, je conçus la pensée d'élever une véridique image de cette liberté antique si odieusement imitée. Plus j'y songeai, plus j'arrivai à me convaincre que ce sujet, en apparence si étranger à nos préoccupations, à nos intérêts et à nos épreuves, s'y rattachait par des rapports intimes, et j'en fus persuadé bien plus encore, quand tout entier à mon œuvre, je contemplai de près les diverses phases des républiques grecques.

Et cependant quoi de plus dissemblable que la liberté antique et la liberté moderne ! que de différences fondamentales les séparent ! Ces différences, je les avais signalées depuis longtemps dans des termes que je crois utile de rappeler ici : « La liberté antique était, pour ainsi parler, le triomphe de la forme sur le fond des choses humaines. Une fois la statue brisée, il n'y avait plus de Dieu. Cette liberté consistait dans des institutions précises, des lois certaines et des mœurs déterminées. L'atteinte qui blessait ces mœurs, ces institutions

et ces lois frappait la liberté, et les pensées nouvelles lui étaient mortelles. La philosophie préparait sa dissolution et sa chute, et Caton ne se trompait pas en maudissant Socrate, qui le premier exerça la tyrannie des idées pour arracher aux hommes la désobéissance à de mauvaises lois. La liberté moderne donne au contraire la supériorité au fond des choses humaines sur la forme ; elle ne saurait trouver son équation que dans l'harmonie de tous les éléments de l'humanité : voilà pourquoi il est si difficile de lui dresser un tabernacle digne d'elle<sup>1</sup>. »

A l'époque où j'écrivais ces lignes, j'étais frappé, comme on le voit, des obstacles que rencontrait la liberté moderne, et en même temps je croyais à l'efficacité des révolutions pour les vaincre. Aujourd'hui des expériences et des réflexions nouvelles m'ont démontré

<sup>1</sup> *De l'Influence de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la législation et la sociabilité du XIX<sup>e</sup>. III<sup>e</sup> partie, chap. XLV.*

qu'il n'y a pas pour la vraie liberté de pire fléau que les révolutions.

Si en 1789 le mouvement révolutionnaire s'était contenu, cette halte, cette modération eussent prouvé que les réformateurs étaient en possession de principes justes et d'idées mûres qui devaient porter d'heureux fruits. Les révolutions qui ont agité la France et l'Europe depuis la fin du dernier siècle jusqu'au milieu du nôtre, n'ont que trop témoigné du contraire. Elles ont remis en question et livré aux disputes des hommes tous les principes sociaux. Pas une vérité morale qui n'ait été contestée, honnie.

Ce n'est pas la vérité qui change, mais le cœur de l'homme. Nous ne pouvons plus douter que la chose la plus difficile pour l'homme est de se connaître et de se gouverner. Sur lui-même il tombe dans d'effrayantes méprises qui font le malheur de nombreuses générations. En face de la nature il se trompe moins,

et nous le voyons engagé aujourd'hui dans une série de découvertes et de conquêtes qui finiront par doubler sa puissance.

Là le progrès est certain. En effet des principes généraux unissent les diverses branches des sciences physiques, et cette solidarité non-seulement rend impossible tout pas rétrograde, mais elle est une cause infaillible et incessante de nouvelles découvertes. C'est ce qu'a remarqué avec une incomparable autorité un savant illustre. « Dans chaque époque, dit M. de Humboldt<sup>1</sup>, il y a des esprits faibles disposés à croire complaisamment que l'humanité est arrivée à l'apogée de son développement intellectuel. Ils oublient que par l'effet de la liaison intime qui unit tous les phénomènes de la nature, le champ s'élargit à mesure que l'on avance, et que la limite qui le borne à l'horizon, recule incessamment devant l'observateur. »

<sup>1</sup> *Cosmos*, t. II de l'édition française, p. 359.



Mais par quel pénible et humiliant contraste cherchons-nous en vain, dans la politique et dans la morale, quelque chose de comparable à ces grands résultats? Là, l'homme, au lieu de marcher devant lui et d'avancer d'un pas sûr, retombe sur lui-même pour se corrompre; il s'égare lui et les autres, trouble la société, la pervertit, renverse ce qu'il vient d'élever, et dans une perpétuelle instabilité de sentiment et d'institutions, passe tour à tour d'une excitation fébrile à une entière prostration.

Cependant la liberté moderne, c'est-à-dire l'ordre et l'harmonie de tous les éléments qui composent la société européenne, ne peut s'établir que par le travail de la raison humaine se redressant elle-même, sachant ce qu'elle peut, ce qu'elle ne peut pas, et par cette reconnaissance de ses forces comme de ses limites, s'élevant au respect des traditions de l'histoire et des croyances de la religion. L'intelligence de l'homme se laisse envahir

par l'erreur, mais aussi elle peut la rejeter, et, quand cette séparation est éclatante, on pourrait dire que la vérité se trouve plus glorifiée que si l'homme n'avait pas failli.

Nous nous abusons d'une manière étrange, ou l'Europe en ce moment est occupée à reviser ses opinions et ses jugements. Elle soumet à un nouvel examen les principes et les systèmes sortis du triple mouvement de la renaissance, de la réforme et de la philosophie. A la lumière d'une expérience chèrement achetée, elle contrôle, elle épure tout ce qu'elle avait accepté ou subi. Travail lent et difficile, mais nécessaire au salut de la civilisation ; il faut qu'il soit mené à bonne fin, pour que les sociétés puissent espérer un avenir plus heureux et plus pur.

Serait-ce donc trop présumer des forces de l'intelligence humaine que de lui attribuer la puissance de réparer le mal qu'elle a fait ? Comme le principe de son activité même la

destine à la vérité, elle doit toujours finir par y tendre, par s'en rapprocher, si loin que l'ait emportée l'erreur. *Malus abstulit error.*

C'est ce que de nos jours les révolutionnaires les plus fanatiques semblent pressentir. Ne les avons-nous pas entendus maudire l'intelligence? Cependant, jusque dans ces dernières années, pour défendre et définir la révolution française, on avait dit qu'elle était en principe l'application même de la raison aux affaires et aux intérêts des sociétés. Ce devait être le règne de l'intelligence. Telle est la noble interprétation du génie révolutionnaire qu'avaient adoptée les esprits de bonne foi. Nous en savons quelque chose. Eh bien! aujourd'hui, l'intelligence est répudiée par les soutiens les plus exaltés de la révolution. Dans leurs manifestes, dans leurs bulletins ils déclarent une guerre à outrance à la capacité, aux lumières, à ce qu'ils appellent l'*oppression par l'intelligence*, qui est, à les entendre, tout

aussi injuste et plus criminelle encore que l'oppression par la force.

Ces imprécations adressées à l'intelligence au nom d'une révolution qu'on avait au début proclamée fille de la philosophie, nous avertissent du sort réservé à la civilisation de l'Europe, si ceux qui poussent des cris aussi sauvages triomphaient. Qui pourrait encore croire que la cause de la révolution est celle de la liberté ? Non, la liberté moderne a un caractère rationnel qui lui permet de s'accommoder de toutes les formes, sans être inhérente à aucune, et elle est perfectible comme la pensée même.

Telle n'était pas la liberté antique. On n'a pas assez remarqué combien peu d'influence exercèrent sur les destinées politiques de leur pays les plus grands penseurs de la Grèce. Platon et Aristote se trouvent avoir écrit plutôt pour les modernes que pour leurs contemporains.

Quelle autorité pouvait avoir sur le peuple athénien la politique idéale de Platon, avec son gouvernement aristocratique et ses institutions immuables fondées sur la justice absolue ? Platon avait plus l'effroi de la démocratie que l'ambition de la diriger. S'il crut un moment qu'il aurait plus de puissance morale à Syracuse, il fut cruellement tiré d'erreur par la conduite des deux Denys et par le sort malheureux de Dion, son élève. Quand les habitants de Cyrène, colonie lacédémonienne en Libye, demandèrent des lois à Platon, il répondit qu'ils lui paraissaient trop fiers de leurs prospérités. Il déclina l'office de législateur, parce qu'il prévoyait qu'il ne serait pas obéi. Quelques siècles après, dans l'ordre des croyances et des idées les plus hautes, l'empire de Platon commencera.

Aristote ne fut pas étranger aux affaires de son temps, puisqu'il fit l'éducation d'Alexandre. Mais, quand il se fut acquitté de ce noble ministère, et quand il eut obtenu pour récom-

pense le rétablissement de Stagire, sa patrie, il se renferma dans des travaux qui devaient être surtout l'étude et l'admiration de la postérité. Ni ses hautes vues sur les destinées des sociétés, ni ses observations profondes sur le mécanisme des constitutions n'épargnèrent une faute à quelque État de la Grèce, et, quant à son glorieux élève, nous verrons dans le cours de cette histoire Aristote devenu presque suspect à Alexandre. Ce grand livre de la *politique* d'Aristote<sup>1</sup>, ce merveilleux modèle de raison et de sagacité a été tout à fait inutile au siècle qui l'a produit.

Deux hommes, auxquels il est difficile de ne pas songer quand on parle de la politique de Platon et d'Aristote, Montesquieu et Rousseau, eurent au contraire, à la fin du siècle où

<sup>1</sup> Nous avons caractérisé le *Politique* d'Aristote dans la *Philosophie du Droit* (t. II, liv. IV, chap. II). Plus tard, nous sommes revenu à l'examen de cet admirable traité, et le lecteur en trouvera une analyse nouvelle à la fin du premier volume de cette histoire.

ils écrivirent, une autorité politique considérable. Au centre de la constituante nous trouvons les disciples de Montesquieu, et à l'extrême gauche ceux de Rousseau. Cet empire des théories et des livres a été remarqué par Napoléon, qui s'étonnait, à Sainte-Hélène<sup>1</sup>, de la facilité de l'opinion au XVIII<sup>e</sup> siècle. « Voltaire et Jean-Jacques, disait-il, avaient gouverné l'opinion à leur gré; ils seraient bien moins heureux aujourd'hui. »

Revenons à la Grèce. Il importe de restituer à Platon le caractère d'utopiste, et celui de théoricien à Aristote, pour ne pas conclure de ce qu'on lit dans ces grands hommes à ce que faisaient les Grecs. Montesquieu n'a pas évité cet écueil. S'il a établi comme un axiome que le principe du gouvernement démocratique était la vertu, en ajoutant que ce qu'il disait était confirmé par le corps entier de l'histoire, et était très-conforme à la nature des choses<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. IV, p. 161, édit. 1824.

<sup>2</sup> *De l'Esprit des lois*, liv. III, chap. III.

c'est que souvent il a pris pour des réalités les idées et les préceptes de Platon et d'Aristote.

L'étude des faits ne nous a point conduit à décerner le privilège de la vertu aux gouvernements démocratiques. Au contraire, la démocratie grecque nous a paru n'avoir que de trop courtes lueurs de justice et de bon sens. Si nous exceptons quelques élans d'héroïsme et de magnanimité, nous l'avons trouvée presque toujours mentant à son principe, si ce principe était la vertu.

La vérité des choses a été le constant objet de notre poursuite. Sans esprit de système ou de parti, sans théories bâties d'avance, nous n'avons aspiré qu'à comprendre et à peindre la réalité. La lumière de l'histoire doit éclairer toutes les actions, toutes les tendances de l'homme, bonnes et mauvaises, généreuses et funestes. L'histoire montre la vérité à tous, pour tous et contre tous. C'est l'image de l'hu-



manité qu'il ne faut défigurer ni par faiblesse ni par accès de misanthropie.

Dans notre recherche de la vérité, nous n'avons pas prétendu la trouver toujours. Cette ambition n'eût pas été raisonnable surtout en ayant à faire aux Grecs. Je me suis rappelé, d'ailleurs, ce qu'avait dit Pausanias, un des hommes qui a le plus exploré leurs traditions : c'est que presque tous les points de l'histoire de la Grèce offraient matière à controverse<sup>1</sup>. Il faut, dans l'étude du passé, se résigner à certaines ignorances, pour porter toutes ses forces sur ce qu'il est le plus nécessaire, et sur ce qu'il est possible de savoir.

La curiosité outrecuidante, qui se pique de tout connaître, a été gourmandée assez rudement par un personnage auquel nous devons d'admirables tableaux du monde politique, le cardinal de Retz. « Ne doit-on pas

<sup>1</sup> Ἦκει γὰρ δὴ ἐς ἀμφισβήτησιν τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι τὰ πλείω.  
Pausan., t. II, p. 234. Éd. Clavier.

admirer, dit-il, l'insolence des historiens vulgaires, qui croiraient se faire tort s'ils laissaient un seul événement, dans leurs ouvrages, dont ils ne démêlassent pas tous les ressorts, qu'ils montent et qu'ils relâchent presque toujours sur des cadrans de collège<sup>1</sup>. » N'y aurait-il pas encore plus d'impertinence à vouloir tout expliquer chez les anciens ?

Néanmoins, nous n'avons rien négligé pour pénétrer, autant que possible, dans les origines et la nature des choses essentielles. Ainsi, sans oublier que la Grèce politique était surtout le sujet de cette histoire, nous avons assigné à la religion antique une place, une importance que personne, sans doute, ne trouvera trop considérable, si l'on songe qu'il faut toujours remonter à la religion pour dominer le spectacle des choses humaines. L'empire que la religion, cet indestructible besoin de l'homme, a exercé sur les Grecs, et l'essor qu'a

<sup>1</sup> *Mémoires du cardinal de Retz*, t. II, p. 325. Édit. 1827.

pris leur génie pour s'élever à la Divinité ; le fait universel et le caractère national , les premiers législateurs se confondant avec les dieux, la science et l'art avec le culte, voilà les commencements à la fois certains et obscurs de la nation des Hellènes.

Comment aurions-nous pu méconnaître l'autorité de la religion sur les Grecs, en étudiant les origines de la Crète et de Sparte ? Toutefois, nous n'avons pas oublié les contrastes et les nuances qui distinguent les deux peuples de Minos et de Lycurgue. Sparte est, dès son début, plus politique, mais toujours elle s'élève sous l'invocation d'Apollon, le dieu des Doriens.

C'est encore la religion que nous retrouvons près du berceau d'Athènes, mais avec quelque chose d'étranger qui rappelle l'Égypte et Memphis. Entre les bords de l'Attique et les rives du Nil, la mer rapprocha les distances. Si nous ajoutons à la présence de quelques

Égyptiens les migrations ioniennes, nous comprendrons la haine nationale des Athéniens contre les Spartiates, contre ces fiers Doriens, qui estimaient que le plus pur sang des Hellènes coulait dans leurs veines.

Nous avons suivi les Doriens tant à Corinthe qu'à Syracuse. Nous n'eussions tracé qu'une image incomplète de la liberté antique, si cette histoire eût passé sous silence cette cité de la Sicile, dont les destinées, les mœurs et les lois eurent avec Athènes et le Péloponèse de si intimes rapports. D'ailleurs, depuis longtemps, car ce souvenir remonte aux premières impressions de notre jeunesse, nous avons été attiré vers Syracuse par cette grande phrase de Montesquieu : « Cette ville, toujours dans la licence ou dans l'oppression, également travaillée par sa liberté et par sa servitude, recevant toujours l'une et l'autre comme une tempête, et malgré sa puissance au dehors, toujours déterminée à une révolution par la plus petite force étrangère, avait

dans son sein un peuple immense qui n'eut jamais que cette cruelle alternative de se donner un tyran ou de l'être lui-même<sup>1</sup>. » Nous nous étions toujours promis de constater, aux sources de l'histoire, la vérité de ce magnifique passage, et nous n'avons eu garde de négliger l'occasion que nous offrait notre sujet. Dans l'affirmation si synthétique de Montesquieu, il s'est trouvé que les antithèses non-seulement étaient brillantes, mais justes. A cette vérité générale, nous avons pu ajouter des traits particuliers. Nous avons aussi rencontré chemin faisant une terrible figure, Agathocle, avec lequel l'histoire de l'antique Sicile prend le caractère d'un drame pathétique et rempli d'aventures.

C'est dans la nature même des institutions de la Grèce que nous avons trouvé les causes de sa décadence, et cette étude nous a conduit au dénoûment. On verra combien dans la lutte des républiques contre les deux hommes qui

<sup>1</sup> *De l'Esprit des lois*, liv. VIII, chap. II.

portèrent si haut la Macédoine, la raison politique était du côté de Philippe et de son fils. Nous eussions voulu, par égard pour des reminiscences et des préjugés de jeunesse, voir Démosthène plus grand et plus pur ; nous ne l'avons trouvé qu'éloquent.

Alexandre a été par nous considéré avec une religieuse attention. Il n'y a plus rien à dire après Sainte-Croix sur le mérite comparé de ses historiens, mais il restait à peindre l'homme même. Nous avons osé l'entreprendre en suivant avant tout Arrien, en second lieu Diodore et Plutarque, très-rarement Quinte-Curce. Puissent quelques traits être estimés ressemblants ! Puissions-nous par la réalité des faits, non moins que par la simplicité de l'expression, n'être pas un trop indigne historien d'Alexandre !

Une Grèce macédonienne, et l'Orient devenu grec, voilà le véritable héritage du con-

quérant. Nous avons représenté les principaux aspects de cette situation si nouvelle dans laquelle la démocratie athénienne s'avilit aux pieds de Démétrius le Preneur de villes. Les peuples de l'Orient, pénétrés de toutes parts par la civilisation grecque, cette vaste diffusion d'idées et de mœurs préparant pour le monde une révolution morale, tel était le terme auquel nous devions naturellement nous arrêter.

Toutefois, il ne fallait pas oublier qu'à l'extrémité méridionale de l'Italie, il y eut, pour ainsi parler, une contre-épreuve de la civilisation grecque, où peut-être même certains principes de la société antique se trouvaient plus en saillie, parce que le cadre était plus resserré. D'ailleurs Pythagore, Zaleucus et Charondas appartenaient à notre sujet. Sur tout ce qu'on attribue à ces législateurs, nous nous sommes attaché, au milieu des systèmes et des hypothèses, à ce qui nous a paru vraisemblable et réel.

Au surplus , de nos jours les secours abondent pour qui veut étudier l'antiquité avec patience et bonne foi. C'est un précieux avantage pour l'historien de pouvoir s'autoriser des grands travaux d'une époque qui , s'ouvrant par Heyne , aboutit aux recherches si fécondes de Creuzer , de Bœckh et d'Otfried Müller , pour ne parler que de la philologie grecque <sup>1</sup>. Mais au milieu de toutes les richesses de l'érudition contemporaine , nous avons toujours demandé nos impressions , nos jugements et nos vues à l'intuition directe des monuments et des ouvrages antiques. Autant qu'il nous a été possible , nous avons toujours eu devant les yeux les meilleurs textes et les éditions qui ont le plus d'autorité <sup>2</sup>. Nous n'a-

<sup>1</sup> Voy. dans *Au delà du Rhin*, t. II, le chapitre consacré à la philologie.

<sup>2</sup> Nous citons la *Politique* d'Aristote d'après l'édition de Paris, 1824, du savant Coray, qui lui-même avait profité de l'excellente édition de Schneider publiée deux ans auparavant. Nos citations de Plutarque se réfèrent à l'édition de Reiske; celles de Polybe à l'édition de Schweighœuser; celles de Diodore à l'édition de Wesseling.



vons rien omis de ce qui pouvait nous donner le sentiment le plus vrai de la société grecque, de ses institutions et de son esprit.

C'est la vérité des choses , comme il a été dit plus haut, que nous avons eu l'ambition de reproduire. Nous ne ressentons point pour l'antiquité la passion qui exalta le xv<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle. Nous ne la déifions pas. Mais aussi l'antiquité n'est pas à nos yeux une époque coupable, nécessairement corrompue. La corruption est venue plus tard, mais elle n'était pas de l'essence même de la société antique, qui représente dans ses grandes lignes non pas les désordres, mais la jeunesse de l'humanité. Nous n'avons donc pu en parler avec une indignation déclamatoire.

Ce serait peu profiter de la lecture des anciens, que de ne pas prendre dans leur commerce le goût de la simplicité. Nous espérons qu'on ne trouvera pas trace dans ce livre d'emphase ou d'amplification. Ne serait-ce pas une faute impardonnable que de rendre l'an-

tiquité bavarde ou prêcheuse ? Notre principale étude a été de choisir les faits sur lesquels il importait le plus de répandre la lumière, et de les éclairer en les exposant, sans dissenter.

Ce travail a été long, sérieux ; mais il avait aussi ses attrait. En nous y livrant, nous avons souvent échappé à de tristes pensées sur notre époque et sur notre pays. A l'école de l'histoire et au spectacle des révolutions, nous n'avons pas moins appris qu'il ne faut pas s'emporter à des gémissements inutiles. Les choses misérables dont nous avons cherché l'oubli dans l'étude des temps antiques, ont disparu. Cette chute si prompte est une raison d'espérer dans l'avenir. Pour se relever de ses malheurs et de ses fautes, la France est douée d'une facilité merveilleuse, et toujours elle inspire à ses enfants un amour que rien n'affaiblit.

*Rursus amor patriæ ratione valentior omni.*

Paris, 4 mars 1852.

---